

aussi que la cuisson à l'eau ou à la vapeur, et l'échauffement spontané, en ramollissant les matières dures racornies des fourrages secs et en détruisant les moisissures, rendent les aliments plus facilement assimilables et plus salubres, par conséquent, permettent de réduire la ration. Il en est de même, quoique à un moindre degré, du hachage des fourrages secs, du concassage des grains (du moins pour les ruminants), et du découpage des racines. Sur ces opérations mêmes on peut faire des économies en y appliquant la force d'un cheval par le moyen d'un manège. L'ensilage des fourrages vert peut aussi être l'objet d'une grande économie de fourrages, tout en fournissant aux animaux une nourriture qu'ils affectionnent grandement, si l'ensilage est fait dans de bonnes conditions.

On peut également réaliser des économies importantes sur les dépenses qu'occasionnent les soins à donner au bétail, par une bonne organisation du personnel et du bétail même. La condition essentielle pour cela, dans la grande culture, c'est de spécialiser les services, et de n'adopter les espèces d'animaux et les branches de spéculation qui peuvent être assez développées pour qu'elles valent la peine d'avoir un ou plusieurs employés spéciaux. Faire soigner deux genres d'animaux en même temps par la même personne, quand le troupeau est nombreux, est le moyen de les faire soigner mal et chèrement. Par exemple, avoir un berger pour moins de 150 bêtes à laine; un vacher pour moins de 16 vaches; un porcher pour moins de 30 à 40 porcs de tout âge, c'est d'avance faire peser sur l'une ou l'autre de ces branches une lourde charge qui en restreindra ou en mangera les bénéfices.

Il en est des logements comme des soins à donner aux animaux. A l'égard des logements, on peut aussi réaliser des économies importantes sans compromettre en aucune manière la santé des animaux. De l'air, de la lumière, un écoulement prompt des urines, une fermeture suffisante pour maintenir une température convenable dans l'intérieur, tout cela peut être obtenu sans cependant viser à des constructions dispendieuses qui grèvent la tenue des animaux d'un intérêt énorme.

Un point essentiel dans la construction des logements des animaux (surtout des porcs et des bêtes bovines), c'est le placement de ces logements et l'adoption des dispositions intérieures de nature à faciliter, et à simplifier l'affouragement. Ici toute économie serait onéreuse. Ainsi, les logements doivent être placés à proximité des fenils, des celliers à racines, et surtout du lieu où se prépare la nourriture. Les mangeoires sont rangées le long et de chaque côté d'un couloir assez large pour qu'on puisse y circuler avec une voiture à bras.

Pour les mêmes motifs, nous voudrions que dans les constructions nouvelles, on se réservât la possibilité de distribuer l'eau et même la nourriture liquide au moyen d'un tuyau et de robinets placés au dessus de chaque mangeoire.

Toutes ces dispositions se traduisent, il est vrai, en une mise de fonds considérable; mais, en revanche, elles ont pour résultat une réduction des deux tiers et même des trois quarts dans le nombre des employés, en même temps qu'une plus grande régularité

dans le service. En y regardant bien, l'économie et l'avantage deviennent manifestes.

Une dernière cause, suivant M. Moll, de dépenses sur laquelle il y a aussi fréquemment possibilité de faire des économies, c'est le prix des animaux.

On sait que le prix des bêtes ordinaires varie, non seulement suivant les années, mais encore d'une manière assez régulière suivant les saisons. En général, il est plus bas à l'entrée de l'hiver qu'au printemps; mais il arrive souvent que ce prix est au minimum à l'entrée de l'hiver. C'est le cas, lorsque la récolte de fourrages a été mauvaise et que la quantité récoltée ne permet pas aux cultivateurs, qui se trouvent ainsi dans la gêne, de garder un grand nombre d'animaux en hivernement. Le cultivateur riche en fourrages peut faire d'excellentes affaires en achetant alors ces animaux.

Quant aux animaux exceptionnels, aux animaux reproducteurs de races précieuses, leur prix doit être en rapport avec les avantages qu'ils peuvent procurer.

Ceci soulève une question délicate et sur laquelle on s'est fait et on se fait encore bien des illusions, faute de se rendre compte des circonstances au milieu desquelles on opère.

Qu'en Angleterre, un fermier ordinaire paye, 30, 40, 50 livres sterling un verrat; 50 et même 100 livres un bélier; 100, 200 et 300 livres un taureau, lorsque ces animaux sont d'une souche réputée, il n'y a rien d'extraordinaire, rien de hasardé. C'est une spéculation calculée d'avance et presque toujours justifiée par les résultats. Ce fermier, en effet, non seulement pourra améliorer son bétail avec ces reproducteurs d'un mérite exceptionnel; mais encore il en retirera presque toujours un revenu plus ou moins élevé pour les saillies que ses voisins n'hésiteront pas à lui payer fort cher, et par la vente avantageuse des ébèves comme animaux reproducteurs.

Mais dans notre pays, en est-il de même? Les cultivateurs et même les propriétaires aisés consentiraient-ils volontiers à payer, ne fût ce que le double pour la saillie ou les jeunes produits d'un taureau ou d'un verrat de la race la plus précieuse? Hélas! poser la question c'est la résoudre, pour quiconque a vu les choses de près. Sans doute, les esprits s'éclairent; la lumière commence à pénétrer dans la masse. Mais il nous reste encore du chemin à faire pour arriver au point où en est l'Angleterre, sous ce rapport, et jusqu'à l'agriculteur progressif fera bien de ne mettre en ligne de compte dans les avantages qu'il attend de reproducteurs exceptionnels, que l'amélioration de son propre bétail.

*Des races, de l'influence du croisement et du régime.*— Les races animales sont nombreuses. Toutes les bêtes à cornes proviennent d'une même souche; il en est de même des chevaux, des moutons et des porcs. Cependant quo de diversités dans la taille, les aptitudes de chacun, de même pour la production; les couleurs mêmes varient presque à l'infini.

Ainsi dans les pays de montagnes et sur les sols secs ne fournissant qu'une nourriture peu abondante, on ne rencontre que des animaux légers et de petite taille; tandis que dans les pays de plaines, où l'herbe pousse avec abondance, les bestiaux recevant une nourriture plus riche, les changements sont plus remarquables, les animaux deviennent plus massifs